

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Nous recommandons à l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la situation religieuse de l'Angleterre la lettre suivante qui nous est adressée de Birmingham. Son auteur a été à même d'apprécier les sentimens des partis religieux qui divisent l'Angleterre. Dans une visite récente qu'il a faite à Oxford, il a pu, par ses rapports avec les hommes éminens de cette Université, juger des véritables tendances du mouvement dont cette docte cité est aujourd'hui le centre. Le lecteur remarquera aisément que cette lettre est écrite d'un point de vue entièrement favorable au puseysisme; entraîné par ses sympathies notre honorable correspondant semble admettre la légitimité des motifs qui retiennent ses savans amis dans les liens de l'erreur. Il va sans dire que nous faisons sur ce point toutes les réserves de droit. — *Univers.*

LETTRE D'ANGLETERRE.

OXFORD.—LES PUSEYSTES.—LE MOUVEMENT RELIGIEUX AU SEIN DE L'EGLISE ANGLICAINE.

Birmingham, 10 octobre 1842.

Les journaux catholiques de la France, dans le désir bien louable de satisfaire la curiosité qu'excite sur le continent la révolution morale qui s'opère dans l'Eglise anglicane, parlent souvent de la réaction religieuse de l'Angleterre; mais il est fâcheux qu'ils se bornent généralement à reproduire les articles mensongers et hostiles de notre presse puritaine, qui a adopté et qui poursuit contre l'Eglise anglicane, dont elle contemple avec jalousie la renaissance, un système de calomnies qui a ici de déplorables conséquences et qui égare l'opinion des catholiques sur le continent.

Les infirmités sous lesquelles succombait l'Eglise anglicane étaient arrivées à leur maximum, lorsque tout-à-coup un esprit nouveau s'est manifesté dans son sein, qui a fait recevoir aux anglicans l'espoir d'arracher leur Eglise aux ruines qui menaçaient de l'engloutir, et aux catholiques la confiance de voir un jour retourner au giron de l'Eglise de Jésus-Christ des frères dont ils déplorent l'égarement. Pour entraver cette œuvre de rénovation, les ennemis de l'Eglise anglicane ont eu recours à un premier stratagème, celui de désigner par les noms de deux ou de trois personnages ce mouvement régénérateur, dans le but de léguiser son universalité et de lui ôter son véritable caractère pour le réduire aux proportions mesquines d'une doctrine individuelle. La conséquence de cette tactique a été de répandre en Angleterre et sur le continent l'opinion que le docteur Pusey, M. Newman et quelques autres célébrités de l'université d'Oxford sont des hommes qui devancent leur Eglise et qui cherchent à l'entraîner dans la voie où eux-mêmes se sont engagés de leur propre mouvement. Cette idée qu'un grand nombre de catholiques paraissent partager est complètement erronée. MM. Pusey et Newman sont loin d'avoir de pareilles prétentions, et c'est fort gratuitement que leurs adversaires les représentent comme des chefs de sectes. Ces messieurs ne cessent de protester contre l'abus que l'on fait de leurs noms, et d'ailleurs pour quiconque est témoin de l'œuvre divine qui s'accomplit en Angleterre, il est impossible, dans ce siècle d'indifférence, d'attribuer à la seule influence de quelques hommes, des prodiges qu'une puissance surhumaine a seule pu opérer. MM. Newman et le docteur Pusey marchent avec leur Eglise, mais ils ne la devancent pas; ils se bornent à féconder par leur génie et leur talent, le merveilleux travail de renaissance dont Oxford est aujourd'hui le cœur.

En désignant faussement par le nom de puseysisme l'infusion, si je puis ainsi parler, de l'esprit catholique dans l'Eglise anglicane, on a donné au respectable savant de ce nom un rôle de sectaire qu'il n'a jamais joué, et l'on a réussi à créer contre lui cette prévention, qu'il cherche à imposer ses propres opinions à l'Eglise dont il est au contraire l'enfant soumis et humble, tout en étant une de ses plus belles lumières. Delà des récriminations contre les nouvelles doctrines d'Oxford, quand ces doctrines n'ont de nouveau que le nom dont on les pare. C'est ainsi que l'on représente faussement comme une innovation, ce qui n'est qu'une restauration, restauration dont l'objet est de rendre graduellement à l'Eglise d'Angleterre ses doctrines et ses traditions longtemps oubliées, ses pratiques laissées dans l'abandon. Les partisans de cette renaissance sont tellement opposés à toute idée d'innovation qu'ils travaillent activement à purger leur Eglise de tout ce que les réformateurs de ces derniers siècles y ont successivement introduit, afin de lui rendre sa pureté primitive. C'est en appelant l'Evangile et la tradition à son aide que l'Eglise anglicane travaille à réparer les brèches du passé, et l'on peut dire qu'elle se déprotestantise par chaque pas qu'elle fait en avant. On comprend qu'une pareille restauration excite la colère des puritains et les rend si in-

génieux à représenter, sous des couleurs odieuses, le clergé engagé dans cette sainte croisade. Aussi n'est-il pas d'accusation qu'ils ne portent contre lui, il est tour à tour dénoncé comme hypocrite et comme prêt à user de violence pour imposer ses opinions; mais ainsi que le fait observer un des écrivains du *British-Critic*: "Ce grand changement s'opérera de la manière dont s'opèrent tous les changemens moraux, c'est-à-dire graduellement, peut-être d'une manière insensible." La persuasion, les argumens, l'exemple de vies saintes agiront simultanément, et l'influence du temps viendra à notre aide, pour adoucir les préjugés et accoutumer les oreilles à entendre certaines vérités..."

Quel merveilleux spectacle que celui de l'Eglise réformée d'Angleterre cherchant à renouer les liens qui la séparent du passé, en proclamant chaque jour quelque une des doctrines et des pratiques du catholicisme.

Je vous disais que ce mouvement n'est pas limité à Oxford, et il suffit pour s'en convaincre de suivre avec quelque attention la presse anglaise. Depuis les grandes feuilles de Londres jusqu'à la plus obscure des publications de province, hostiles ou favorables au mouvement, toutes constatent des faits qui, dans leur ensemble, démontrent l'universalité de ce mouvement. Clergé et fidèles semblent rivaliser de zèle pour seconder cette œuvre de rénovation dont l'Angleterre, espérons-le, recueillera bientôt les fruits. L'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse, l'Amérique, l'Inde, toutes les colonies sont en proie au travail moral, dont les résultats frappent déjà l'étranger qui visite l'Angleterre. Je ne signalerai pas en particulier chacune des améliorations (il serait peu prudent de le faire); mais je vous dirai que le catholique rencontre de nombreux sujets d'édification en visitant ses frères de l'Eglise anglicane. Le clergé revient en général à des habitudes plus cléricales. La vie laborieuse et évangélique des ecclésiastiques devient un louable sujet d'émulation pour les fidèles. Le langage de la chaire est mesuré, prudent, très souvent orthodoxe. Les prédicateurs insinuent dans leurs discours ce que les préjugés encore nombreux et l'instruction actuelle de son auditoire ne leur permettent pas de dire ouvertement. En un mot, l'esprit catholique se rallume graduellement dans l'Eglise anglicane: la charité; l'humilité du catholicisme y remplaceront bientôt les fausses vertus que le protestantisme avait enflammées. Je dois ajouter que ces manifestations de la grâce divine tendent à attacher plus fortement que jamais les anglicans à leur Eglise. "Comment, nous disent-ils, irions-nous chercher ailleurs la vérité, quand Dieu nous donne des preuves aussi éclatantes de sa miséricorde? Pourquoi abandonnerions-nous une Eglise que sa grâce régénère et qui est en ce moment l'objet de si abondantes bénédictions?" M. Sibthorp remarque dans l'exposé des motifs de sa conversion que s'il eût été une circonstance capable de l'empêcher d'embrasser la foi de l'Eglise catholique romaine, c'eût certainement été la renaissance des doctrines catholiques dans l'Eglise dont il était un des pasteurs.

Il est une autre considération qui empêche le clergé anglican même le plus avancé de se séparer de son Eglise, c'est que si au lieu de travailler à régénérer l'Angleterre, à instruire les populations il abandonnait cette mission pour se joindre, dans les circonstances actuelles, aux catholiques romains, il livrerait au parti protestant de l'Eglise ces magnifiques monumens du passé que l'Angleterre catholique leur a légués, ces abbayes, ces cathédrales, ces collèges, où tant de souvenirs catholiques semblent n'avoir échappé au marteau puritain que pour l'aider à déprotestantiser l'Angleterre. Nous assistons d'une part au retour vers des doctrines et des pratiques dont tout cœur catholique doit se réjouir, tandis que de l'autre cette régénération rend à l'Eglise anglicane une vie qui allait s'éteindre en elle et retient dans son sein les membres qui étaient à la veille de l'abandonner. Mais ne perdons pas de vue que si la régénération de l'Eglise anglicane tend (le fait est évident) à éloigner les individus d'embrasser notre foi, cette régénération rapproche de nous, entraîne vers le centre de l'unité catholique l'Eglise anglicane tout entière; car à mesure que la restauration de l'esprit catholique augmente l'attachement du clergé anglican pour son Eglise, il augmente aussi dans son cœur le désir de voir son Eglise, comme corps, ne pas rester plus longtemps isolée, séparée de l'Eglise romaine et des autres Eglises qui sont en communion avec elle. Plusieurs publications importantes et entr'autres le *British-Critic* se sont exprimées sur cette question de manière à dissiper tous les doutes. Tel est le devoir de la marche de ce grand mouvement que le monde catholique a la puissance de seconder par ses prières et par ses bons exemples. Ce serait, je crois, pêcher contre la sagesse que de chercher à résoudre aujourd'hui un problème dont Dieu seul a la solution, celui du résultat final de

ravail religieux auquel l'Angleterre est en proie. Que chacun dans le secret de son cœur aigreur de l'avenir d'après les règles de la prudence humaine. Le temps pourra nous fournir bientôt des élémens qui aujourd'hui nous manquent pour éclairer et résoudre certaines difficultés.

J'ai l'honneur, etc.

W. W.

CIRCULAIRE

À MM. les membres du clergé du diocèse de Québec.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer qu'il a été jugé inutile de fonder un nouveau journal pour continuer la publication de la PARTIE RELIGIEUSE de la ci-devant Gazette Française de Québec, depuis que M. R. MACDONALD, en prenant la rédaction du CANADIEN, a annoncé qu'une partie de ce papier serait désormais employée à publier des MATIÈRES RELIGIEUSES; et que le Clergé de cette ville n'a pris aucune part au projet annoncé du Journal de Québec.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,
Votre très-humble et très-obéissant serviteur.
C. F. BAILLARGEON, PTRE.

Québec 18 novembre 1842.

À propos de cette circulaire, le *Fantasque* contient dans son numéro du 23 l'article que nous reproduisons, ainsi que la réponse que M. le curé de Québec a cru devoir y faire.

Pour le *Fantasque*.

Mr. le Rédacteur,

Quoique ma plume soit encore bien novice, cependant engagé par le désir du bien public, j'ose vous supplier d'insérer dans vos colonnes les remarques suivantes :

Il faut vous le dire, je suis ennemi juré de toutes dépenses frivoles, surtout sous un règne de misère comme celui dans lequel nous vivons; et à plus forte raison des dépenses, dont l'unique fruit serait d'alimenter le sot orgueil, et d'entretenir le pédantisme de quelques particuliers.

C'est au JOURNAL DE QUÉBEC que je veux faire allusion.

Mr. le rédacteur de ce Journal annonce dans son prospectus qu'il continuera la publication des nouvelles religieuses ci-devant confiées à la Gazette de Québec.

Tout le monde sait que le présent Editeur du *Canadien*, ci-devant autorisé par le clergé à publier les Matières religieuses dans la Gazette de Québec, continue une publication si importante pour le pays et en particulier pour la Religion, dans le *Canadien*.

Que fera donc le *Journal de Québec*, sans mission et sans les communications des Mrs. du Clergé, qui ont voulu se charger en premier ressort de la collection des Matières nécessaires à cette fin? Que fera-t-il? Il pillera le *Canadien* où il manquera à sa promesse. Or bien fou celui qui voudra payer pour relire quelques extraits tirés d'un papier qu'il a déjà vu. Sans doute que Mr. le Rédacteur du Journal aura voulu emprunter le secours de la Religion pour faire acheter au bon public les nullités enfantées dans son orgueil.

Trois ou quatre bons journaux suffisent pour donner connaissance des matières propres à intéresser utilement. Ces nouveaux journaux que l'on voit paraître sur la scène sans y être appelés ont ordinairement le sort de ces papillotes dont les coquettes ornent leurs belles coiffures, et qui changent à chaque nouvelle mode. Nous osons donc espérer que les bons canadiens seront assez réfléchis, surtout quand il s'agit de la bourse pour faire une distinction du vrai mérite; dans l'espérance que les paroissiens suivront les impressions de leur Pasteur, on a bien voulu détourner ces derniers par la circulaire suivante de la réception de ce Journal; jugeant sans doute plus utile à la société que l'argent superflu soit répandu dans le sein des pauvres.

(Ici se trouve la circulaire que nous avons placée plus haut.)

JUSTIFICATION.

Un ennemi déclaré des dépenses frivoles qui a pris sur lui de publier, sur le *Fantasque* de mardi dernier, une circulaire que j'avais adressée, le 18 du courant, aux seuls membres du clergé du diocèse de Québec, s'est aussi donné la liberté de me supposer bien gratuitement de mauvaises intentions, que je n'ai jamais eues et que je n'ai pu avoir.

Je dois donc, pour ma justification, déclarer devant le public, où il me traduit, que je n'ai pas dit un mot, dans cette lettre, contre le Journal de Québec; et "que je n'ai jamais voulu," comme il le prétend, "détourner les pasteurs, ni leurs paroissiens de la réception de ce papier."

Les MM. du clergé avaient droit, sans doute, de savoir si, selon leur désir, on avait pris quelque mesure pour continuer la publication de la partie religieuse de la Gazette Française de Québec.

En leur faisant connaître la raison qui avait fait abandonner le projet de fonder un nouveau journal, pour remplir cette fin, il fallait bien leur déclarer que le clergé de cette ville n'avait pris aucune part au projet annoncé du *Journal de Québec*; ce qui veut dire tout simplement qu'il n'en était point l'auteur, ou qu'il ne s'en était pas mêlé; et c'est tout ce que j'ai dit. Or, dans cette déclaration, il est visible qu'il n'y a rien "pour détourner les pasteurs et leurs paroissiens de la réception du Journal de Québec," Il fallait donc être bien préjugé pour découvrir, dans ces paroles, une mauvaise intention, et pour me la prêter.

Au reste, la respectabilité des jeunes messieurs qui ont publié le prospectus du Journal de Québec, est trop bien connue, pour que l'on conçoive la moindre appréhension sur les suites de leur noble entreprise: aussi, bien loin de la désapprouver, ai-je voulu souscrire moi-même, un des premiers, à leur Journal, en leur souhaitant un encouragement qu'ils méritent assurément.

M. le Rédacteur du *Fantasque* est prié de vouloir bien reproduire cette note, pour rendre justice à toutes les parties.

CHS. F. BAILLARGEON, PTRE.

Québec 25 novembre 1842.

Nous avons besoin nous-mêmes de cette explication pour comprendre le motif de cette circulaire inattendue, dont plusieurs exemplaires furent envoyés dans le diocèse de Montréal. Ce qu'il y avait de mystérieux, en apparence, dans cette espèce de croisade, en faveur d'un papier très recommandable, mais à l'exclusion, toujours en apparence, de toute autre feuille, avait inspiré à l'un de nos correspondans des réflexions, trop acerbes dans tous les cas pour que nous jugions à propos de les reproduire. D'ailleurs elles deviennent tout-à-fait inutiles depuis que M. le curé de Québec a déclaré qu'il n'avait l'intention de favoriser aucun journal au détriment de qui que ce fût. Il n'en est pas moins vrai que la susdite circulaire peut provoquer bien des remarques que nous nous abstenons de faire.

BULLETIN.

Les journaux de la Province se préoccupent vivement des élections municipales. On se plaint, comme toujours dans ces occasions, que l'accord et l'unanimité faillissent aux Canadiens ce dont leurs adversaires sauront bien profiter.

On n'a aucune nouvelle certaine de la santé du gouverneur; celles qui nous sont venues sont contradictoires; et chacun le guérit ou le fait mourir, suivant son désir et son intérêt. On ne sait pas davantage s'il choisira Montréal pour son séjour, durant sa convalescence. On accuse ses médecins de lui conseiller son retour en Angleterre; mais la *Minerve* assure que des lettres particulières annoncent qu'il descendra ici aussitôt qu'il pourra le faire sans danger.

En Europe les diplomates sont en mouvement pour faire triompher des questions industrielles et commerciales, chacun selon les intérêts de son cabinet. Ces intérêts semblent avoir absorbé tous les autres. C'est qu'en effet pour bien des nations, pour l'Angleterre et la Belgique, par exemple, ce sont là des questions de vie ou de mort, et auxquelles sont subordonnés les plus hauts intérêts de la politique soit intérieure soit extérieure.

La Russie continue le cours de ses persécutions contre les catholiques. On assure qu'elle songe à mettre fin, par une retraite peu honorable, à la guerre désastreuse de la Circassie.

En Espagne, Espartero fait tous ses efforts pour faire retarder l'âge de majorité d'Isabelle. Il emploie tous les petits moyens à l'usage des tyrans pour se gagner une popularité impossible. Ce qui ne l'empêche pas de trembler pour sa vie, et de voir que son règne ne saurait plus être long. Il est toujours vivement soutenu par l'Angleterre. Mais les catholiques espagnols seront plus forts que cette alliance de l'hérésie avec l'impunité; et tôt ou tard ils sauveront l'Espagne.

Les conversions du protestantisme, du judaïsme même au catholicisme sont chaque jour plus nombreuses et plus universelles. Depuis longtems la religion ne s'était vue dans un état aussi prospère et aussi florissant.

Tous les journaux étrangers qui s'occupent de nous (nous ne parlons pas des journaux d'Angleterre) sont favorables aux changemens de notre administration. Républicains, légitimistes, ministériels, tous sont unanimes à féliciter Sir Charles et le Canada. Il faut que cette cause soit d'une justice bien évidente pour gagner des sympathies si universelles; nos ennemis politiques devraient y faire un peu plus d'attention.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

—La *Minerve* de lundi dernier publie la communication suivante sur la neuvaine qui vient d'avoir lieu à St. Martin :

"La neuvaine qui a eu lieu à St. Martin, depuis le 10 au 18 novembre courant, en l'honneur du St. Patron de cette paroisse (St. Martin évêque de Tours,) a produit des fruits merveilleux et consolants en même temps pour la religion. Pendant les 9 jours de la neuvaine l'église a été constamment remplie de fidèles de la paroisse, qui à l'envi s'empressaient de venir entendre la parole de Dieu que leur annonçait deux fois par jour, le révérend père Hunipaux, Jésuite, dont l'éloquence, le zèle et la piété sont au-dessus de tous les éloges. Pendant cette neuvaine, les tribunaux de la pénitence ont été assidûment entourés de fidèles qui venaient humblement y faire l'aveu de

leurs fautes. Un très grand nombre de la paroisse seulement s'est approché des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; et un grand nombre aussi s'est fait enrôler dans les confréries du Sacré Cœur de Jésus et du St. Scapulaire de la St. Vierge, et pour cette dernière confrérie il en a été enrôlé jusqu'à 1600. Dans l'après-midi du dernier jour de la neuvaine, après l'instruction sur la foi constante et inébranlable de l'Eglise catholique et sur l'établissement et les variations sans nombre de la religion protestante, le Sieur Edouard Wilment protestant dès son enfance, fit publiquement abjuration du protestantisme pour entrer dans le sein de la vraie Eglise hors de laquelle il n'y a point de salut.

« Voilà des faits consolans pour la religion.
« Novembre, 1842. »

UN TÉMOIN.

ROME.

—L'avocat consistorial Rosatini se trouve en ce moment à Viviers, pour y préparer, sous les auspices de Mgr. l'évêque, la première instruction d'un procès en canonisation. Il s'agit de la servante de Dieu madame Marie Rivier, qui, par son habileté, sa constance et sa sainteté, a fondé à Bourg-Saint-Andéol, sous le nom de la Présentation de Marie, une congrégation propagée déjà dans un bon nombre de diocèses de France et de l'étranger. Après une vie passée dans la pratique de la plus haute vertu au milieu de traverses et de peines inouïes, elle s'est endormie dans le Seigneur, le 2 février 1838, jour de la fête de sa congrégation.

M. l'abbé Bicheron, vicaire-général de Viviers, et ancien supérieur du Petit Séminaire de Marseille, est postulateur de cette cause.

—Sa Sainteté, en retournant, le 15 d'octobre, de sa résidence du Quirinal à celle du Vatican, est descendue de voiture et est entrée dans la chapelle *dell'Addolorata*, érigée dans le *Borgo-Nuovo*. Après avoir fait une adoration fervente, le Saint-Père a examiné les embellissemens exécutés dans la chapelle par les soins de Mgr. le Major dome. Sa Sainteté a daigné admettre ensuite au baisement des pieds toute la communauté des Carmes-Chaussés de la *Trasportina*, qui, agenouillés en cet endroit avec leur prieur-général, attendaient le Saint-Père pour lui offrir leur tribut de dévouement. Sa Sainteté est remontée en voiture au milieu des acclamations de tous ses fidèles sujets *del Borgo*, remplis de joie de son retour ; elle est heureusement arrivée dans son palais du Quirinal.

FRANCE.

—On lit dans *l'Univers* du 21 octobre :

« Dimanche prochain, 23 octobre, est le jour de la fête patronale de la paroisse et de l'église de Notre-Dame-des-Victoires, Mgr. Rouchouse, évêque de Nicopolis, vicaire apostolique de l'Océanie orientale, célébrera les offices de la fête. Cet apôtre d'un monde presque inconnu jusqu'à ce jour, prêt à quitter sa patrie pour retourner vers les âmes qu'il a conquises à Jésus-Christ, veut, avant de traverser le grand Océan, venir implorer la protection de la Vierge, étoile de la mer, confier à la tendresse de son cœur les nombreux enfans de l'église qui peuplent les îles de Gambier, et la prier de hâter la conversion des idolâtres des îles Marquises, d'Otaïti et de Sandwich qui composent son diocèse. Le sermon sera prêché, à 3 heures après midi, par M. l'abbé de Valette, aumônier du collège Henri IV. A 7 heures, vêpres solennelles de l'Archiconfrérie, le sermon par Mgr. l'abbé Bouis de Sarabeirousse.

—On lit dans la *France* journal légitimiste :

« Dimanche, l'église de Notre-Dame-des-Victoires a célébré sa fête patronale ; Mgr. Rouchouse, évêque de Nicopolis et missionnaire des îles Gambiers, Sandwich et Otaïti, officiait à la grand-messe et à vêpres. Avant de repartir pour ces pays lointains, qui lui doivent le double bien de la foi et de la civilisation, le prélat voulait placer sa mission sous la protection de Notre-Dame-des-Victoires.

« A l'office du soir, l'église était comble. L'abbé Desgenettes a parlé des progrès de l'Association de prières, établie pour la conversion des pécheurs. Depuis quatre années seulement que l'archiconfrérie a été reconnue par le Saint-Père, 2,280 associations particulières s'y sont agrégées ; 2,022 sont françaises, le reste est répandu sur toute la surface du globe.

« Parmi les pays non catholiques, c'est en Angleterre que les progrès sont le plus frappans ; la Hollande suit le mouvement. L'Association compte en ce moment trois millions de personnes au moins de tout âge, de tout sexe et tout pays. Sur le seul registre de Paris, sont inscrits 293,406 associés, dont 120,000 hommes.

« A l'archiconfrérie se rattachent : 1^o. une société de médecins sous le nom de saint Luc, 2^o. une société d'artistes sous le nom de saint Paul.

« Qui eût pu prévoir, il y a quelques années, qu'au dix-neuvième siècle, une Association de prières, une congrégation dont le nom seul a presque fait la révolution de juillet, tant on avait fasciné l'esprit public, prendrait, en si peu de temps, un développement aussi gigantesque ?

« Joignez à ces faits les progrès de la société de Saint-Vincent-de-Paul, dévouée au soulagement des misères humaines dans la plupart des villes de France, et surtout à Paris.

« Ainsi la foi et la charité remplaçant le rationalisme philanthropique.

« Chose remarquable, sous la restauration, le gouvernement était religieux et les masses libérales ; aujourd'hui le gouvernement (je parle surtout des principes qui le constituent) est révolutionnaire, ayant, au fond, pour base la double souveraineté du peuple dans l'ordre religieux. Les esprits, au contraire, tendent au catholicisme et à la monarchie.

« Il est tout aussi peu logique d'attribuer le progrès religieux à la révolution de juillet, que d'attribuer à la restauration les progrès du libéralisme ; tout au plus ont-elles été entraînées, bon gré malgré, à des concessions contraires à leurs principes.

« On sait quelles furent les conséquences des concessions faites par la Restauration.

« Le temps nous apprendra ce qui doit résulter de la lutte évidente qui règne et régnera de plus en plus entre l'esprit public et l'esprit de la charte de 1830.

« Mais ici, les gouvernans actuels ont cet avantage, qu'ils se consolent en reniant leurs principes et leur origine. Tandis que, en s'en éloignant, la Restauration allait à sa ruine, les uns, partis de l'erreur, gagnent en l'abandonnant, les autres, partis de la vérité, avaient tout à perdre en s'en éloignant.

« Jusqu'à présent les hommes de juillet ont profité de la tendance de l'esprit public vers l'ordre religieux, et même plusieurs d'entre eux ont reconnu leurs erreurs ; mais ce serait une étrange logique que d'attribuer le bien qui se fait aux principes de juillet. Dieu d'abord, ensuite les bonnes semences jetées sous la monarchie légitime, et que le temps a fructifiées, puis les malheurs publics et privés qui n'ont laissé à tant de personnes d'autres consolations que celles de la religion ; voilà la cause de ce que nous voyons.

« Les hommes qui ont proclamé les principes révolutionnaires et s'en sont servis comme d'un marchepied pour arriver au pouvoir, se maintiendront-ils en suivant dans la pratique des principes contraires, prenant toujours pour règle les intérêts du moment ? Comprendront-ils d'où vient leur force actuelle ? C'est douteux ; car il est visible qu'ils ne suivent qu'à regret le mouvement qui les a entraînés. Le soin qu'on met à éloigner de l'enseignement secondaire le clergé et les congrégations enseignantes en est seul la preuve.

« Quoi qu'il en soit, il a paru utile de constater le changement remarquable qui s'opère dans les esprits, surtout dans la capitale. Dieu et le temps en tireront les conséquences. »

—Nous lisons dans le *Réparateur* de Lyon :

« Une touchante et grave cérémonie avait attiré ce matin, dans notre vieille et auguste basilique de Saint-Jean, un grand concours de fidèles. NN. SS. les évêques de Belley et d'Amiens assistaient S. E. le cardinal de Lyon, dans le sacre de Mgr. Douarre, jeune prêtre de la société des Maristes, lequel doit maintenant aller seconder aux lointaines missions de l'Océanie, M. Pompallier. Voilà ce que la religion sait faire de noble, de généreux et de civilisateur ! Elle arrache à leur patrie, à leurs affections de pauvres prêtres qu'elle envoie sur des plages inconnues et lointaines, porter la lumière et les bienfaits de la foi catholique à des peuples grossiers et sauvages. Ce courage désintéressé n'a-t-il pas à lui seul de quoi émuouvoir profondément ? »

—Le séminaire des Irlandais, établi à Paris dans la rue de ce nom, vient de faire sa rentrée. Cette maison ecclésiastique est composée d'environ 100 jeunes clercs, appartenant à l'Angleterre. Après avoir étudié durant quatre années la théologie, ils sont destinés à aller augmenter le nombre des ouvriers évangéliques qui, dans les îles britanniques, et jusqu'au-delà du cap de Bonne-Espérance, travaillent avec tant de zèle et de succès à la vigne du Seigneur.

—On ne peut se figurer la quantité de libelles diffamatoires que les protestans répandent contre la religion catholique dans le midi de la France. Depuis Luther, l'invective et la calomnie étaient les armes favorites de la prétendue réforme : elle y a ajouté l'hypocrisie, et un ton de vague religiosité qui cache le poison le plus subtil. A certains jours de fête, dans le diocèse de Toulouse, les huguenots arrivent au milieu des paroisses catholiques de la campagne, rassemblent autour d'eux les femmes et les enfans, et pour cinq centimes l'exemplaire leur distribuent des *historiettes amusantes et utiles*, telles que : *La route perdue*, *le Dimanche à la campagne*, *Germain le Bûcheron*, *le petit Bûcheron et son chien*, *les Religieuses* et milles autres. Heureusement que, dans beaucoup de communes, leur zèle échoue contre la vigilance des curés. L'*Union catholique* signale une paroisse où les fidèles (et c'est la totalité) ne lisent pas un seul livre, de quelque format qu'il soit, sans l'avoir soumis à la censure de leur curé. Le chiffre des brochures émanées du *dépôt général de la société pour l'impression des livres religieux*, soit à Paris, soit à Toulouse, que ce respectable prêtre a saisies et jetées au feu, est énorme ; il s'est promis d'en agir toujours de la sorte, et il tient parole. Avis aux sociétés protestantes.

Ami de la Religion

—Mme. la comtesse de Sainte-Marguerite, née de Glandière, morte il y a peu de temps à Paris, a légué une rente perpétuelle de 500 fr. aux sœurs de la charité de la paroisse de la Madeleine, pour être consacrée, sous la surveillance de M. le curé, aux frais d'apprentissage des orphelines élevées par les sœurs. Elle a aussi légué aux orphelines ou jeunes personnes les moins fortunées de la ville d'Entrevaux (Basses-Alpes), berceau de sa famille, une rente perpétuelle de 4,600 fr., dont les annuités seront employées sous la surveillance ecclésiastique, dans l'éducation des enfans confiés aux sœurs de la charité.

—Mlle Anne-Marie Fox, née en Angleterre et âgée de dix-neuf ans, a dernièrement abjuré le protestantisme entre les mains de Mgr. l'évêque de Beauvais, en présence de quelques ecclésiastiques, dans la chapelle du château de Mello, appartenant à M. Sellier ancien fournisseur de l'armée. Elle avait été préparée par M. le curé de Villers-sous-Saint-Leu.

Translation des reliques de Saint-Augustin.

—Les détails suivans sur la remise du précieux fragment des reliques de

saint Augustin sont transmis de Pavie, sous la date du 1^{er} octobre, à la *Gazette piémontaise* :

« Avant-hier, un peu après-midi, Mgr. Dupuch, évêque d'Alger, arriva dans notre ville, et en homme qui ne pouvait goûter le repos jusqu'à ce qu'il eût atteint le but de son pèlerinage, il demanda aussitôt que l'on fit l'extraction de la relique de saint Augustin déjà promise à lui-même et à l'Eglise renaissante d'Hippone.

« A cette cérémonie eurent part Mgr. l'évêque de Pavie, le vénérable chapitre de la cathédrale et les représentans de la cité. On voyait parmi les assistans, M. le conseiller du gouvernement, délégué impérial pour la province, un clergé nombreux et les habitans les plus distingués. Un nombre immense de fidèles remplissait la chapelle et l'église.

« Les évêques arrivés processionnellement, s'agenouillèrent au pied de la chaise de saint Augustin et firent une courte prière. Ensuite l'évêque d'Alger présenta à celui de Pavie la bulle pontificale contenant l'autorisation d'ouvrir l'urne sainte, à laquelle on ne peut toucher sans la permission du Saint-Père, et d'en extraire l'insigne relique accordée à l'Eglise d'Afrique, c'est-à-dire l'*ulna* ou l'os de l'avant bras droit.

« Après lecture faite à haute voix de la bulle qui indique également la manière de procéder à la cérémonie, on retira de dessous l'autel la caisse d'argent et de celle-ci l'urne de cristal garnie de bronze doré qui renferme les saintes dépouilles.

« Les sceaux reconnus intacts, furent brisés et l'urne ouverte. Alors notre évêque retira l'os indiqué par la bulle, et l'ayant placé avec respect sur un bassin d'argent, le présenta aux deux médecins, M. le professeur Platner et M. le docteur Kruch, médecin municipal, qui devaient l'examiner. Ces messieurs ayant déclaré que l'os était l'*ulna* ou *cubitus* de l'avant bras droit, on ferma et cacheta de nouveau l'urne en cristal.

« Mgr. l'évêque d'Alger présenta ensuite au peuple, sur le bassin d'argent, la relique qu'il devait porter avec lui et qui fut aussitôt enveloppée dans un morceau de drap blanc cachetée. Le clergé entonna un hymne au saint docteur, et quand il fut achevé, les deux évêques sortirent processionnellement, Mgr. Dupuch portant dans ses mains le précieux dépôt.

« Le lendemain, on plaça au pied de l'autel de saint Augustin une belle mosaïque donnée par Mgr. Dupuch. Cet ouvrage remarquable par son antiquité a été trouvé dans les ruines d'Hippone. C'est peut-être l'unique souvenir qui restât sur les lieux du saint évêque qui rendit cette cité illustre dans tout le monde chrétien. Le travail en est très-simple. Ce sont deux anneaux entrelacés, entourés d'arabesques.

« Ce symbole était demeuré jusqu'à ce jour au pied de l'autel épiscopal d'Hippone, pour attester l'union de l'Eglise antique de saint Augustin et de celle qui renaît maintenant. Dorénavant elle attestera l'alliance des Eglises de Pavie et d'Hippone et la reconnaissance de nos frères de l'Algérie.

« Le 28 de ce mois, jour anniversaire du sacre de Mgr. Dupuch, notre relique, portée sur un bâtiment du roi des Français touchera aux rives consacrées d'Hippone, et l'on procédera à l'inauguration du monument de saint Augustin, construit par la piété de tous les évêques de France.

« On élèvera ensuite la nouvelle cathédrale d'Hippone sur les ruines de l'antique. La première pierre de cet édifice sera extraite de notre vieux et célèbre temple de saint Pierre *in cielo d'Oro*. Mgr. Dupuch a voulu transporter cette pierre avec lui.

En revenant de Pavie, Mgr. Dupuch s'est arrêté une nuit à Verceil, où les Piémontais ont accueilli solennellement les reliques du saint évêque d'Hippone. Mgr. d'Alger, après avoir officié, le lendemain, dans la chapelle de Saint-Eusèbe, et visité les églises et établissemens religieux, est parti pour Toulon, où il est arrivé le 22.

« Dans l'après-midi, écrit-on de cette ville, une foule immense a tout-à-coup envahi la vaste place du Champ-de-Mars, située hors de la porte d'Italie, où avait été élevé un autel destiné à recevoir les reliques de l'illustre évêque d'Hippone. Des troupes avaient été envoyées sur les lieux pour maintenir le bon ordre.

« Malgré un froid assez vif et le retard qu'éprouvait l'arrivée de Mgr. Dupuch, annoncée pour trois heures ; la foule, loin de diminuer, ne faisait qu'augmenter. Les environs avaient fourni leur contingent.

« Enfin, à cinq heures, deux voitures dans lesquelles se trouvait Mgr. Dupuch, sa suite, et les reliques du saint évêque, sont arrivées par la route d'Italie, et la cérémonie a commencé aussitôt.

Le clergé avait tout préparé pour la rendre imposante. Mais, attendu l'heure avancée, la procession n'a eu lieu qu'aux flambeaux ; encore n'a-t-elle parcouru que quelques unes des rues indiquées dans l'itinéraire. Omitte Mgr. Dupuch, on y remarquait NN. SS. l'archevêque de Bordeaux, les évêques de Châlons, de Digne, de Valence, de Fréjus, ainsi que l'évêque nommé de Nevers, et M. Pelletan, archiprêtre d'Alger.

ANGLETERRE.

— On lit dans le *Morning-Herald* :

« Les papistes se vantent beaucoup des encouragemens qu'ils reçoivent pour répandre leurs doctrines en Angleterre. Une nouvelle mission va être établie à Chester. Des souscriptions, s'élevant à une somme considérable, ont été reçues afin de pourvoir aux besoins de ce nouvel établissement. Grâce aux sollicitations d'un de leurs évêques, le docteur Baggs, un terrain a été obtenu qui suffira pour bâtir une église, presbytère et écoles. Une autre chapelle a été bâtie, ces mois derniers, à Frenchwood, près de Preston.

IRLANDE.

— Le capitaine Edward B. Fitzgerald, marin très-âgé, né à Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse, est décédé dernièrement à Dublin. Peu de jours avant sa mort, il avait été reçu dans le sein de l'Eglise catholique par M. Bergin, qui a administré au vieillard les dernières consolations de la religion.

M. Elmes, à Dublin, a également embrassé la foi catholique, et a été reçu dans le sein de la vraie Eglise, par M. Cantwell, curé de Saint-Patrick.

PERSE.

— Le shah de Perse vient de fonder dans sa capitale un collège à l'instar des lycées, et en a nommé directeur M. l'abbé Vidal, qui habite le pays depuis dix ans. MM. Tollet et Saury sont ses collaborateurs. Le roi montre le plus grand zèle pour l'établissement ; il a donné un local qui touche à son palais et ordonné que sa jeune noblesse y vint étudier la langue française et les sciences. Toutes les semaines, il envoie un gentilhomme de sa chambre pour s'informer des progrès des élèves, et souvent il les fait venir tous pour les interroger et leur donner les récompenses qu'ils ont pu mériter.

BELGIQUE.

— Durant les dernières vacances, les professeurs d'Oxford ont visité la Belgique. L'un d'eux a passé quelques temps dans l'abbaye des trappistes, à Westmalle. Il récitait le Bréviaire romain comme les religieux, assistait aux offices de la nuit, et s'agenouillait par terre, en refusant de faire usage d'un tabouret ou de quelques appuis. Il était l'objet de l'édification générale. Ce professeur a positivement déclaré qu'aussitôt après son retour dans sa patrie, il embrasserait la foi catholique.

RUSSIE.

— Les Dominicains qui desservent la grande paroisse catholique de Saint-Petersbourg sont un embarras pour le gouvernement schismatique, qui cherche à écarter ce faible et dernier soutien de l'orthodoxie. D'abord, on les a invités à s'abstenir de donner la communion les jours ouvrables, sous prétexte que cette pratique était choquante pour l'Eglise dominante. Puis l'empereur, fidèle à ce système hypocrite qui consiste à faire intervenir l'autorité ecclésiastique pour renverser les lois mêmes de l'Eglise, leur a fait enjoindre par le collège ecclésiastique catholique romain de remettre au gouvernement, et cela sous peine de bannissement, la liste très-exacte de tous leurs pénitens. Or, de deux choses l'une : ou les Dominicains refuseront d'obéir à cet ordre sacrilège, et alors la peine du bannissement leur sera aussitôt appliquée ; ou bien (ce qu'à Dieu ne plaise !) ils obtempéreront à cet ordre, et le gouvernement trouvera encore le moyen de les exiler de la capitale sous prétexte que les listes qu'ils auront eu la faiblesse de remettre ne sont pas très-exactes. Nous doutons que Julien l'Apostat ait eu l'esprit aussi déplorablement inventif.

INDES.

— Mgr. Bonnad, évêque de Drusipare, vicaire apostolique à Pondichéry écrit à l'un de MM. les directeurs du séminaire des Missions-Etrangères, à la date du 9 juillet 1842 :

« Un ministre protestant de la résidence de Madras (il est de l'Eglise établie) a passé la semaine dernière à Pondichéry, allant à Quilon et à Trichinopoly. Il est venu me voir. Il avait une lettre d'introduction de M. Ch..., le secrétaire en chef de Madras. Ce ministre est puséyste jusque dans le fond de l'âme. Il parle beaucoup de la nécessité de se réunir (les catholiques anglicans, comme il les appelle, et les catholiques romains), et dit que ce n'est pas difficile à exécuter ; que ce serait mal les juger, que de croire qu'ils ont des sentimens hostiles ; qu'il y a un bel achèvement à la réunion ; qu'il faut garder la charité en tout, et surtout dans les démarches en fait de religion ; que quelques-uns des anglicans ont été trop loin en disant que Notre-Seigneur n'était pas dans l'Eucharistie... qu'il y est d'une présence réelle, et non pas seulement d'une présence de foi, ou de symbole, ect. Ce ministre porte toujours l'habit de ministre anglican (*ecclesiastical*), il n'est jamais en habit. Il n'est pas marié.

— On lit dans le *Journal asiatique* de Londres :

« Les feuilles continuent à donner des détails sur ce qu'ils appellent les progrès alarmans du puséysme dans l'Inde. Plusieurs des professeurs du collège épiscopal de Calcutta, est-il dit dans le journal *Calcutta christian advocate*, sont puséystes. Les étudiants en général sont profondément imbus des doctrines du puséysme. Un des professeurs puséystes est secrétaire de la haute école (*high school*) : le chapelain et le secrétaire de celle des orphelins à *Kidderpore*, sont puséystes. A des funérailles qui eurent lieu récemment au collège épiscopal, on vit des cierges allumés autour du cercueil du défunt. Les missionnaires au sud de Calcutta, sur lesquels on a tant parlé et tant écrit, sont presque tous puséystes, et la doctrine qu'ils prêchent est entièrement opposée à celle des autres sectes protestantes. De plus, on a vu plusieurs prêtres papistes visiter le collège épiscopal.

« Le journal *The Friend of India* parle avec indignation des efforts que fait la secte pour répandre son poison dans les veines de la société, malgré les remontrances de l'évêque diocésain (anglican). Voilà donc trois établissemens importans jusqu'ici regardés comme protestans, maintenant sous l'influence croissante du puséysme. Le collège épiscopal a été depuis longtemps connu comme le foyer du puséysme dans l'Inde. On doit donc le regarder comme placé plutôt sous l'influence de l'esprit du protestantisme. D'après cela les papistes pourraient bien s'épargner les peines et les dépenses de construire, comme on dit qu'ils ont intention de le faire, un collège pour l'éducation de leurs missionnaires.

« Mais que ce malheureux asile des orphelins de l'armée, un des plus no-

des monumens de la liberté britannique dans l'Inde, soit tombé dans les mains des persécuteurs et se voie dirigé par un chapelain de cette secte, professant des doctrines si opposées à celles de l'Eglise d'Angleterre ; qu'un pareil établissement soit sous le contrôle et la direction d'une secte qui répudie avec mépris le nom même de protestant, voilà un événement auquel l'armée protestante du Bengale n'aurait jamais dû s'attendre : mieux eût-il valu dissoudre l'établissement tout d'un coup."

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—Un incendie a éclaté hier, sur les deux heures du matin, et a dévoré en un instant la maison et les ateliers d'un M. Larivière, faubourg de Québec. On n'a presque rien sauvé, et cet infortuné fait une perte irréparable, car rien n'était assuré.

ELECTIONS DU 2d. RIDING D'YORK.—Nous sommes fâchés d'avoir à annoncer d'après le *Toronto Herald*, que Mr. le procureur-général Baldwin, a perdu son élection au 2d Riding d'York. A la clôture du poll, son adversaire M. Duggan avait une majorité de 43 votes. Les journaux du Haut-Canada ne donnent aucun détail sur cet événement.

Il est fâcheux que l'hon. Mr. Baldwin n'ait pas accepté d'abord l'offre qui lui a été faite de l'élire dans un de nos comtés. Il en est plusieurs qui briguent l'honneur de lui donner un siège en parlement, et acquitter par là la dette que nous lui devons.

—Le *Montréal Gazette* annonce que Mr. Ogden est parti de cette ville vendredi dernier, pour se rendre à Boston où il doit s'embarquer sur le steamer du 1er décembre, pour l'Angleterre. La *Gazette* ajoute que la récente démission de l'ex-procureur général est pour quelque chose dans ce voyage, qui ne doit être, d'ailleurs, que de courte durée.

Si on en croit la rumeur publique, le voyage de M. Ogden a un autre but, celui de porter au bureau colonial les plaintes secrètes des associations dites constitutionnelles, qui viennent d'être ressuscitées dans tout le pays. On sait que les *ultras* veulent à tout prix se débarrasser de SIR CHARLES BAGOT ; déjà les machinations les plus odieuses sont mises en jeu, on ne paraît plus garder de mesures ni de respect pour l'autorité du représentant de Sa Majesté ; il est journellement insulté par ces *ultras* qui ont encore l'insolence de protester de leur loyauté.

Extrait du Courrier des Etats-Unis.

Une autre modification du système douanier, que réclame le commerce américain, et qui ne serait pas d'un moindre intérêt pour lui, c'est l'application du *drawback*, ou remboursement des droits, aux marchandises exportées au Canada, comme ce remboursement a lieu pour les marchandises exportées au Texas, traité, sous ce rapport, avec une faveur spéciale. Le commerce américain gagnerait, à ce système de transit, l'avantage de pouvoir augmenter ses rapports d'échange avec les provinces anglaises du Nord, auxquelles le cabinet de Saint-James a accordé le privilège réclamé du trésor de Washington. Ainsi se développe de plus en plus la lutte que les industries britannique et américaine ont commencé à se livrer sur le terrain du Canada, ce dernier pied que la métropole européenne ait conservé sur le sol du nouveau monde, et qu'elle cherche à pousser, de plus en plus, au cœur de son ancienne colonie.

Puisque nous avons prononcé le nom du Canada, constatons en passant la situation précaire dans laquelle se trouve la cause de la réforme, de la réparation si légitime dont l'ère a commencé, pour ce pays, avec sir Charles Bagot. Autant les journaux français ont applaudi à cet acte de justice tardive rendue à nos anciens compatriotes, autant la presse anglaise a eu un congé de fureur. Si la lutte n'avait été qu'entre whigs et Tories, réformistes ou non réformistes, sir Charles Bagot aurait trouvé en Angleterre des défenseurs aussi ardents que le sont ses détracteurs. Mais la question de principes est mêlée d'une question de nationalité, et le culte de cette dernière est poussé à un fanatisme si aveugle, si intolérant, dans les cœurs britanniques, que toute autre passion est bien vite étouffée par celle-ci. On le sent en voyant la fidélité de l'appui prêté par les journaux du parti whig et ceux de l'administration à sir Charles Bagot ; on sent que le mot Canadien y tue le mot réformiste, que l'antipathie pour les personnes tient à la gorge la sympathie pour les principes. Les Tories du Canada n'en appellent point à leurs amis politiques, ils en appellent à leurs compatriotes, à des Anglais contre les Français. Il était difficile que cet appel ne remuât pas la vieille fibre si vibrante à laquelle il s'attaquait. Aussi craignons nous fort que sir Charles Bagot ne reçoive qu'un concours très-douteux du cabinet R. Peel, et qu'attaqué au-delà avec d'autant plus de furie que son appui semblera plus faible au-dehors, il ne soit forcé à une retraite désastreuse. Cette réaction replongerait le Canada dans la discorde, de toute la hauteur de ses droits proclamés et de ses espérances déçues. Dans cette situation délicate, les Canadiens doivent agir avec prudence, et ne point exiger de l'homme qui est venu à eux des sacrifices qui puissent le compromettre et fournir des armes à ses ennemis.

Leur modération fera sa force. Ils doivent se comporter vis-à-vis du ministre actuel comme à l'égard d'un valétudinaire dont on doit d'autant plus épargner les forces naissantes qu'on aura plus à leur demander dans la suite. Venant de notre bouche, un pareil conseil n'est pas suspect, et nous espérons que nos frères du Canada le comprendront. Ils l'ont déjà prouvé, d'ail-

leurs, en adoptant et en réalisant trois des hommes investis de la confiance récente du gouverneur, et en se préparant à en réélire un quatrième, M. Morin. Cette grande et loyale preuve de reconnaissance est de la bonne et fine politique, car elle acquitte, en même temps, deux dettes, celle du cœur et celle du patriotisme.

FRANCE.

—Peu à peu, des organes du libéralisme se prononcent pour l'émancipation de l'enseignement. Il est vrai qu'ils y mettent certaines restrictions ; car la liberté semble effrayer ces hommes qui ont voulu s'en constituer les champions exclusifs ; ils craignent qu'elle n'altère leur crédit. N'ont-ils plus foi en eux-mêmes ? Avec plus d'adresse, ils se résigneraient aux conséquences de la liberté ; mais enfin ils reconnaissent que le principe n'en peut demeurer stérilement enfoncé dans la charte. Prenons acte de cette concession ; la polémique devient, de la sorte, plus facile. Le principe de la liberté étant admis par ceux qui le combattaient, les dangers moraux du monopole universitaire se trouvant confessés par des opinions diverses, n'est-ce point un grand pas vers cette liberté que depuis douze ans, on hésite à réaliser ? Quel poids cet accord de la presse indépendante va donner aux pétitions des pères de famille ! Cette démonstration solennelle ne triomphera-t-elle pas enfin des résistances qu'oppose à la liberté de l'enseignement l'esprit étroit et peureux des monopoleurs ?

Journal des Villes des Campagnes.

—On lit dans le *Droit* :

« Aujourd'hui, dans la matinée, un grand rassemblement, dont l'attitude toutefois demeura fort inoffensive, s'est formé passage Vero-Dodat, devant la boutique du libraire Lainé. Un commissaire de police y opérait la saisie de plusieurs affiches d'un ouvrage dont le titre est ainsi conçu : *Lord Guizot ministre de l'étranger en France.*

« Ces saisies se sont renouvelées chez d'autres libraires, où se vendait un deuxième opuscule, annoncé également par une autre affiche dont le titre est ainsi conçu : *Les ministres sur la selle ou les dix commandemens*, avec cette épigraphe :

Sainte Angleterre adoreras,
Guizot l'ordonne expressément."

ALGERIE.

—Le *Messenger* publie un rapport daté d'Alger, le 13 octobre, dans lequel général de Bugre rend compte des opérations de la colonne expéditionnaire du général Bugeaud, dont le camp était établi, le 13, sur l'Isser, au pays des Beni-Kraouit-Fouu.

« M. le gouverneur, dit le général de Bar, écrit que Ben-Salem avait réuni les guerriers de six tribus kabyles pour l'attaquer, mais qu'il lui avait épargné les deux tiers du chemin, et qu'au lieu de continuer sa marche, il était allé à lui, en faisant un crochet en arrière. Il est arrivé devant une montagne escarpée où le kalifa avait réuni ses gens, parmi lesquels régnaient un tumulte et un désordre effroyables.

« On s'excitait à attaquer l'armée, tout le monde criait à la fois ; mais on n'osait pas s'avancer. Descendus sur la pente de la montagne, les Kabyles se sont arrêtés.

« M. le gouverneur aurait préféré être attaqué ; mais, voyant l'hésitation de l'ennemi, il a fait avancer plusieurs obusiers dont le feu, bien dirigé au milieu de cette masse confuse, a complété son désordre. Abordé ensuite par deux bataillons, l'ennemi a été dispersé dans toutes les directions.

« Cette réunion était annoncée avec grand fracas depuis plusieurs jours. On prétendait anéantir l'armée dans la vallée de l'Isser, et un quart-d'heure de combat a suffi pour détruire ces espérances. Cet événement consolide toutes les soumissions reçues jusqu'à ce moment, et désorganise le gouvernement de Ben-Salem de fond en comble."

—M. Géry a fait connaître, sous la date du 6, les faits suivans :

« Des cavaliers, qui marchaient avec la colonne de Mascara, sont arrivés ce matin à El-Bordji ; ils annoncent que les tribus poursuivies par le général de Lamoricière ont été atteintes, et que tout ce qu'elles possédaient leur a été enlevé ; la maison du kalifa Ben-Thamy, celle de l'émir, sont au pouvoir de nos troupes ; le butin est, dit-on, considérable.

« Schedif, chef suprême du désert, à la tête de tous ses cavaliers, marche avec le général.

« Abd-el-Kader était à Moulah-di-Habboucha, lorsque cette nouvelle lui est parvenue ; il n'a pu dissimuler sa douleur. Il s'est immédiatement dirigé sur Tekedempt. Les cavaliers réguliers le suivent. Les irréguliers, qui étaient en grand nombre depuis quelques jours, l'ont abandonné. Ceux-ci sont rentrés dans leurs tribus.

« L'agitation, l'inquiétude qui existaient hier dans toutes les tribus voisines de Mascara se dissipent ; la joie que leurs chefs éprouvent du succès que nous venons d'obtenir, sera bientôt générale. Tous sont venus chez moi ce matin me donner l'assurance de ce que je vous annonce.

« Le général Lamoricière est, dit-on, à Tekedempt, poussant devant lui de nombreux troupeaux."

Dans une lettre datée de Kantara-si-Mina, le 9 octobre, le général d'Arbouville annonce qu'il a fait prisonniers les caïds des Alkamas et ceux des habitants de Calân, convaincus de relations avec Abd-el-Kader. Ces prisonniers sont arrivés le 9 au soir à Mostaganem.

M. d'Arbouville a écrit, le 11, de l'Oued-Grelouf :

« Ayant fait une razzia assez heureuse sur les Chourfas des Flitas, j'ai fait un assez grand nombre de prisonniers. Je les fais partir aujourd'hui pour Mostaganem sous l'escorte de cavaliers arabes commandés par l'aga de Mel-

jebers ; préparez-vous à les recevoir. Ils sont au nombre de 174. Il faudra les faire embarquer pour Oran aussitôt que possible."

Ces prisonniers sont arrivés à Mostaganem le 12.

—Le général Bugeaud est rentré le 16 à Alger, précédant d'un jour la colonne expéditionnaire.

ECOSSE.

—M. Davidson, habile mécanicien et fabricant d'instrumens a été employé, sous le patronage des directeurs de la compagnie, associés pour les chemins de fer d'Edimbourg et de Glasgow, à une série d'expériences relatives aux moyens d'appliquer l'électro-magnétisme à la marche des locomotives sur les chemins de fer. Ces expériences ont amené un résultat satisfaisant. Il a construit une machine contenant six puissantes batteries, communiquant à de grandes spirales magnétiques, qui sont elles-mêmes en rapport avec trois grandes portions aimantées, attachées chacune à des cylindres tournans, à travers lesquels passent les essieux des roues qui fonctionnent. Samedi dernier, la force d'impulsion d'une semblable machine a été essayée, en présence de plusieurs directeurs, sur une des voitures appartenant à la compagnie. Cette énorme machine, pesant entre 5 et 6 tonnes (de 5 à 6,000 kilogrammes), fut immédiatement mise en mouvement dès l'instant où eut lieu l'immersion de plaques métalliques dans les vases contenant une solution d'acide sulfurique. Un phénomène curieux qui se lie à la mise en action de cette nouvelle et ingénieuse machine, fut le nombre et l'étendue des brillans éclairs qui accompagnaient sa marche. Le mouvement imprimé, quoique n'étant pas très rapide a néanmoins fourni la preuve que cet agent peut être utilement appliqué à la locomotion. Il est juste d'ajouter que l'inventeur a manifesté l'espoir qu'il parviendrait à vaincre toutes les difficultés qui pourraient encore s'opposer à l'emploi de cet agent, afin de le substituer à ceux qui sont en usage maintenant pour faire mouvoir les trains des chemins de fer. Toutes les personnes présentes ont témoigné combien elles ont été satisfaites de cette première expérience faite sur une large échelle.

RUSSIE.

—Le *Morning-Herald* publie une longue lettre qu'il aurait reçue de Francfort, et de laquelle il résulterait que le roi de Prusse et l'empereur de Russie seraient maintenant en d'assez mauvais termes. Ce différend aurait pour cause principale l'affaire du cartel, dont la prolongation pour un an accordée par la Prusse, ne semble pas suffisante à la Russie.

SYRIE.

—On lit dans la *Gazette universelle de Leipzig*, sous la rubrique de Smyrne, 29 septembre :

"Une maison de commerce anglaise a reçu la nouvelle que l'île de Samos était en pleine révolte. Le gouverneur et plusieurs habitans auraient été égorgés. La maison qui a reçu cette lettre est très considérée, et son correspondant est digne de foi. Les officiers de la flotte française revenue de la Syrie prétendent que ce pays sera bientôt une province française. A les entendre, les populations du Liban sont disposées à la révolte ; ils vont jusqu'à dire que les missionnaires anglais sont obligés d'invoquer, pour leur sûreté, la protection des Français."

EGYPTE.

—On mande d'Alexandrie, 24 septembre :

"L'événement du jour, le sujet de toutes les conversations, c'est l'élévation de Méhémet-Ali au rang de grand-visir, dont S. Exc. Semi-Pacha, venu le 20 de Constantinople, lui a porté la riche décoration.

"A l'arrivée de l'envoyé égyptien, S. A. se trouvait à bord du vaisseau amiral qui évoluait en vue du port avec le reste de l'escadre égyptienne et à bord duquel elle s'était rendue depuis deux jours, comme elle en avait eu et l'été manifesté naguère l'intention. C'est là que le pacha a reçu l'heureuse nouvelle de la bouche même de son premier secrétaire qui s'était empressé d'aller s'incliner devant le nouveau Sadri-Azam.

"Ce n'est que le lendemain qu'à eu lieu, au palais de Raz-el-Tin, la lecture du firman impérial et l'investiture accoutumée. Cette cérémonie s'est accomplie avec toute la pompe possible et à la grande joie de la population musulmane. (*Echo de l'Orient*).

LA DERNIERE PAROLE D'UN MOINE.

Le mercredi des Cendres de l'année 1640 assombrissait la ville de Rome de sa teinte si mélancolique et si recueillie chez les peuples catholiques ; et, cependant, à midi, ce même jour, dans une vaste chambre qui servait d'atelier à un peintre, et qui donnait sur le Tibre, cinq joyeux étrangers se disposaient à s'asseoir devant une table de festin.

On voyait que le carnaval de Rome, si bruyant, si animé, joie d'enfans que les peuples du Nord obscurcissent de scandales et d'orgies, n'avait pas suffi aux cinq convives ; car ils Pallaient prolonger dans cette journée de retraite où l'église catholique prie, demandant le pardon des excès, et rappelant à ses enfans, en leur mettant sur le front la cendre du repentir, que l'homme est poussière, et que la part mortelle de son être doit retourner en poussière : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris*.

La chambre où nous introduisons le lecteur était élevée d'un étage au dessus du Tibre, qui baignait le pied de la maison. Trois grandes fenêtres s'ouvraient sur le fleuve grossi par les pluies de l'hi-

ver ; et l'artiste qui habitait cette demeure pouvait prendre, sans sortir de chez lui, le plaisir calme de la pêche à la ligne ; ce qu'il faisait quelquefois.

Il avait abondamment tapissé son manoir d'esquisses et d'objets d'art. Mais on reconnaissait, à la nature de ces objets, que leur maître n'était pas de ces peintres croyans dont Rome est toujours la patrie. Rien des sublimes magnificences que la foi inspire ne venait réchauffer les froides représentations de la nature matérielle étalées sur ces murailles. Ces esquisses étaient des fêtes, des chasses, des attaques de voleurs, des divertissemens champêtres, des scènes grotesques.

Au milieu de ces compositions, variées pourtant et souvent spirituelles, se pavait un violon avec son archet. L'artiste était aussi musicien, et il avait coutume de s'animer, en jouant un air, avant de saisir ses pinceaux. Contrefait, un peu bossu, ressemblant à un singe par la longueur de ses bras et de ses jambes, fier de ses rudes moustaches, retroussées des deux côtés de son nez en crochets qui menaçaient le ciel, ce peintre, au dessin fin et correct, à la couleur vigoureuse et transparente, rachetait les disgrâces de ses formes extérieures par un esprit jovial, par une bonne humeur pleine de bruit, et par des talens appréciés. Il se nommait Pierre Van Laar. Les Italiens l'avaient surnommé *Bamboche*, soit à cause de la tournure singulière de son esprit et de ses formes, soit pour certains de ses tableaux qu'on désigne encore sous le nom de *bambochades*.

Bamboche avait trente-six ans, et depuis seize années il habitait Rome. Poussin, Claude, Lorrain, Sandrart étaient ses amis. Mais ce n'était pas avec eux qu'ils faisait ses débauches. Ses convives, ce jour-là, étaient Roelant Van Laar, son frère aîné, Claes Van Laar, son frère cadet, nés, comme lui, près de Naerden en Hollande ; André Both, né à Utrecht ; Jean, frère d'André, deux artistes de renommée, qui comptaient à peu près l'âge de Pierre. Les cinq jeunes peintres étaient ainsi tous Hollandais ; ajoutons qu'ils étaient tous les cinq de la secte de Calvin.

Un peu plus de bon sens leur eût fait sentir toutefois que, s'ils manquaient de croyance, à une époque où leur patrie ne tolérait pas les enfans de l'Eglise romaine, ils devaient au moins respecter dans Rome hospitalière les lois du souverain ; et ces lois font là du mercredi des Cendres un jour d'abstinence. Mais, accoutumés à la douceur du clergé de Rome, ils allaient sans crainte dans leurs voies ; et leur table était servie de plusieurs plats réservés de la veille, au milieu desquels éclatait un énorme jambon du Tyrol.

—Avant de commencer, dit André Both, en inspectant la table, Pierre va nous jouer sur son violon un petit air un peu vif, pour nous exciter.—C'est vrai, ajouta Claes, nous serons plus en verve.

Les autres appuyèrent si bien la proposition, que Bamboche, qui n'avait pas le défaut de se faire prier, se mit à jouer, avec des contorsions et des gambades, une danse burlesque dont le succès fut complet. A midi et demi, les cinq artistes à table entamaient leur dîner, au bruit des éclats de rire qui présageaient un tumulte final et des verres brisés au dessert.

"Nous avons tort de nous animer si vivement, dit cependant Bamboche. Ayons un peu plus d'égards pour les usages du pays que nous habitons. Voyez comme tout notre voisinage est calme.—Bah ! bah ! répliqua Roelant, on sait que nous ne donnons pas dans la superstition romaine. Les artistes sont libres. Versez à boire !" Et le bruit marcha en augmentant.

A quatre heures, les cinq amis étaient tous plus qu'à demi ivres ; les uns chantaient de détestables chansons ; les autres disputaient ou siffaient, et la salle retentissait du rauque fracas de leurs voix stridentes.

A cette même heure, un pauvre moine franciscain, passant devant la maison, fut frappé de cette cohue de cris sauvages. Ne soupçonnant pas que des chrétiens pussent être en fête dans un pareil jour, il s'imagina qu'il y avait là une querelle, et il se hâta d'entrer avec l'espoir de faire comprendre des paroles de paix. Dirigé par le bruit, il arriva à la porte, l'ouvrit et recula saisi à l'aspect d'une orgie. "Entrez, père, dit Jean Both effrontément et balbutiant comme un homme ivre ; vous me faites l'effet d'un bon modèle ; venez boire un coup."

Et comme le moine n'avancait pas, Jean Both se leva vivement courut à lui, le prit par le bras et l'amenant devant la table, "Seigneur, dit le religieux, je croyais entrer chez des chrétiens, mais je vois que je me suis trompé." Il fit un mouvement pour sortir.

"Nous sommes chrétiens comme vous, père, répliqua Roelant en le retenant ; et nous ne croyons pas offenser Dieu en mangeant une tranche de jambon.

—Ce qui entre dans le corps ne peut pas être une souillure, dit Jean Both d'un ton doctoral.

Claes Van Laar ajouta d'un air dégagé : N'a-t-il pas été dit aux apôtres : " Mangez ce que vous trouverez ? "

— Vous me semblez peu en état de raisonner, mes frères, répondit le moine ; pardonnez-moi de vous parler si franchement ; mais, quand même vous seriez de sang-froid, je me bornerais à vous dire : Lorsque l'Église commande, c'est à ses enfans d'obéir et non de discuter. On augure mal d'une famille où les enfans disputent, d'une maison où les serviteurs raisonnent, d'une armée où les soldats débattent.

— Il me semble dit André Both, d'une voix tout à coup devenue sombre, que le père capucin nous insulte. — Non, mes frères, je vous plains, répliqua le moine, et dans un tel jour je vous supplie de vous abstenir du scandale. Si, à ma place, un père du saint office vous avait en spectacle, vous pourriez bien être exposés à quinze jours de pénitence dans un de leurs couvens.

— Il a raison, riposta Bamboche, laissez aller le père et quittons la table.

— Pas du tout, cria Roelant, mais ce que tu me dis là me fait peur ; et s'il a raison, comme tu le prétends, ce moine va nous dénoncer. Jean, fermez la porte. Ce n'est pas quinze jours de prison que nous aurions à subir : on nous enfermerait jusqu'à Pâques. Je connais les usages.

— Et qui sait, poursuivit André Both, si on ne nous bannirait pas de Rome ? Nous sommes calvinistes.

A ce mot, une contraction de douleur plissa tristement le visage du moine ; il inclina la tête avec abattement, et un soupir gonfla sa poitrine. Claes le tenait violemment par le bras, quoiqu'il ne se débattit aucunement pour s'échapper.

— Il faut nous assurer, dit-il, qu'il ne nous vendra pas. Le moyen, c'est de l'obliger à faire comme nous. Roelant, emplissez les verres ; Jean, donnez au père une tranche de jambon.

Ces paroles furent accueillies par des applaudissemens. Mais, au même instant, le visage si doux et si simple du moine se releva empreint de la dignité d'un saint. Il repoussa, de la main qui lui restait libre, l'assiette qu'on lui présentait ; et, après que les artistes ivres eurent vidé leurs verres, en portant sa santé d'une voix moqueuse, il leur dit : — S'il est vrai que vous ayez abandonné notre mère commune, la sainte Église romaine, si vous n'êtes plus dans son sein, je dois me borner à prier et pleurer sur vous. Mais vous ne pouvez pas ignorer que les enfans restés fidèles obéissent.

Cela n'empêcha pas, dit Roelant, en frappant la table de son poing, qu'il mangera la tranche de jambon. — Il la mangera, continua Claes ; et, prenant sur l'assiette le morceau coupé, il l'approcha des lèvres du moine, qui recula avec horreur.

Une scène affreuse se déroula en ce moment, une scène telle qu'on ne saurait la décrire. La nuit s'avavançait, le ciel marbré de nuages sombres ; le vent d'orage s'élevait, il venait d'ouvrir violemment une fenêtre. La table, chargée de débris, présentait un désordre effroyable. Les cinq artistes échauffés portaient, dans leurs yeux ternes, dans leurs voix empâtées, dans les traits tirés de leurs visages, dans leurs mouvemens tour à tour chancelans ou énergiques, toutes les marques hideuses de l'ivresse. Il s'y joignait la peur d'être dénoncés, la malice orgueilleuse et la haineuse colère. Le bon religieux, dans leurs mains, était l'objet d'un supplice obstiné. Tantôt debout, tantôt contenu sur un siège, étendu à terre, repoussé sur la table, il n'entendait plus que paroles menaçantes ; il ne voyait que gestes sinistres. André Both lui pressait sur les lèvres un verre de vin ; Roelant avançait la tranche de jambon jusqu'à ses dents ; Pierre Van Laar, plus doux, l'engageait à se rendre ; Claes cherchait violemment à lui ouvrir la bouche pour le contraindre à manger de force. Le moine résistait en silence ; et quand un instant de relâche lui était donné, il se bornait à répéter ces mots : Mon Dieu ! pardonnez-leur et sauvez-moi.

Après que cette lutte affreuse eut duré une demi-heure, Bamboche, qui seul conservait une dernière lueur de raison, chercha à mettre un terme aux excès. Nous allons trop loin, dit-il, laissons le père en liberté ; autrement, nous nous en repentirons. Contentons-nous de sa promesse qu'il ne nous trahira pas.

— Non, non, s'écria Claes ; après ce que nous venons de faire, nous sommes trop compromis. Outre la violation des lois de son Église, il nous accusera d'outrage sur sa personne. Il faut qu'il péche en notre compagnie ; ou bien il fera connaissance avec la pointe de nos poignards.

Il tira sa dague en parlant de la sorte, Roelant, Jean et André Both l'imitèrent.

— Un meurtre ! s'écria en Hollandais, Pierre Van Laar ; vous méditeriez un meurtre ! vous seriez des assassins ! Mais vous vous perdez, mes amis.

Les poignards s'arrêtèrent, en effet, à cette courte allocution.

— Seigneurs, dit alors le franciscain, quoique vous ayez abandonné la sainte Église, vous connaissez peut-être encore l'Évangile. Eh bien ! Dieu est là ; il vous voit ; et c'est lui qui a dit : " Quiconque se servira de l'épée périra par l'épée. "

— Le père a raison, répliqua Pierre, troublé ; à bas les poignards ! vous n'ensanglantez pas cette demeure. Vous ne serez pas d'infâmes meurtriers. — Ah ! poursuivit Claes, dont l'exaltation ne diminuait pas, le fleuve !....

Et, montrant la fenêtre au dessous de laquelle roulait le Tibre, gonflé par l'ouragan, il entraînait le pauvre moine dans cette direction. Et, s'unissant tous les trois aux efforts de Claes, ils poussèrent le religieux au bord de la fenêtre.

— Mon Dieu ! s'écria le moine, déviant leur projet...

Ce qu'il dit de plus fut emporté par le vent de l'orage. Le franciscain était tombé dans le Tibre, où les quatre artistes l'avaient lancé.

Pierre, épouvanté, ne prit point de part active au crime, mais il ne l'empêcha pas.

Et quand ses quatre amis se furent retirés de la fenêtre, dans une subite terreur qui les glaça et qui rappela leurs esprits, il alla regarder au dessous, comme pour voir si le fleuve ne rendait pas la victime qui pouvait encore demander vengeance.

Mais il ne vit plus rien que la nuit sombre.

Il resta quelques minutes penché sur le gouffre ; rassuré enfin de ne rien voir surnager, espérant que le crime n'avait pas de témoins, il ferma la fenêtre, et se retourna vers ses compagnons, tous affairés sur leurs sièges dans un morne silence.

Il se passa plus d'un quart-d'heure sans que personne ouvrit la bouche. Enfin Bamboche retrouva la force de parler. — Qu'avez-vous fait ? dit-il.

Personne ne répondit, excepté Claes, qui dit : — C'est malheureux, mais au moins nous sommes délivrés de la crainte.

— Pourvu, reprit Pierre, qu'on ne découvre pas le crime ! — Le crime ! répétèrent les autres, en se regardant avec stupeur, et ils retombèrent de nouveau dans l'immobilité.

Ainsi un meurtre effroyable avait été commis, à la suite d'une débauche, par cinq artistes éminens.

Pierre Van Laar avait une réputation étendue ; on recherchait ses ouvrages ; on les payait fort cher. Tous les amateurs voulaient avoir de lui une fête champêtre, ou une rencontre de brigands, ou une scène de pêcheurs, ou une partie de chasse. On admirait ses compositions pleines de mouvement, la vérité de ses ciels et de ses paysages, la finesse et l'esprit de ses figures, le charme de son coloris. Le Musée du Louvre, à Paris, est fier encore de posséder deux de ses ouvrages.

Ses frères, Claes et Roelant, peignaient dans son genre. Moins parfaits que lui, ils avaient aussi une flatteuse célébrité.

Jean et André Both, élèves de Bloemart, émules de Claude-Lorrain qui les vit balancer ses succès, ont laissé des toiles dont on louera toujours la belle exécution, les piquans effets de lumière, la couleur chaude et brillante, les figures pleines d'esprit et de finesse. Unis par la nature, par l'amitié et par le talent, ces deux frères travaillaient toujours ensemble et ne formaient qu'un artiste. Jean peignait les paysages et André les figures. Les connaisseurs n'ont jamais cessé de regarder comme un tableau capital et comme un chef-d'œuvre une *Vue d'Italie au soleil couchant*, peinte par ces deux maîtres.

Et voilà quels étaient, à la fin d'une orgie, les cinq assassins d'un moine mossensif.

Ils se séparèrent, le soir du meurtre, dans une situation d'esprit qui dut être sombre et lourde. On ne retira que deux jours après, un peu plus bas, le corps inanimé du franciscain. La certitude de n'être pas même soupçonnés ne ramena pas la sérénité sur le front des coupables. Sans doute ils eurent des remords. Mais les démons en ont aussi ; mais Judas en eut d'amers ; et que sont les remords, sans l'expiation et la pénitence ?

Tristes et graves, les cinq artistes, autrefois si joyeux, ne parlaient plus de festins ni de réjouissances. Au lieu de se chercher, comme auparavant, ils se fuyaient ; et bientôt Bamboche annonça que, rappelé depuis long-tems dans son pays, il allait y retourner. Les autres, à qui le séjour de Rome était devenu pénible, déclarèrent qu'ils voulaient partir aussi ; et ils se disposèrent à régler leurs affaires.

" Il est au moins heureux, dit tristement Pierre, que vous n'avez pas trempé vos mains dans son sang. Car il a dit : " Celui qui se sort de l'épée périra par l'épée ; " et les dernières paroles d'un mourant sont terribles.

—Ah! bah! répondit Claes, superstitions que tout cela! A en croire ta doctrine, parce que nous l'avons noyé, nous périrons noyés aussi...

Il se mit à rire avec éclat. Mais sa gaieté n'eut pas d'écho. Un sombre nuage passa sur le front des autres, qui se levèrent en disant: Ne parlons plus de cela, et partons d'ici; le plus tôt sera le mieux.

Si nous faisons un récit de fantaisie, on pourrait le trouver fort bizarre dans ce qui va suivre. On pourrait nous accuser de construire à loisir une chronique violente pour appuyer l'imposante opinion de Joseph de Maistre sur le gouvernement temporel de la Providence. Mais nous ne sommes ici que simples rapporteurs de faits historiques, réels, connus, authentiques, avérés, incontestables, et que tout le monde peut vérifier. Nous les dirons sans les parer d'aucun ornement.

Le lendemain de cette dernière conversation, les cinq amis se dispersèrent. Claes Van Laar alla trouver, dans la villa près de Rome, un vieux seigneur de qui il devait toucher le prix d'un tableau. Il était monté sur un âne. En passant sur un petit pont de bois qui joignait deux rochers, l'âne broncha et se précipita avec Claes dans un torrent que venait de former une pluie d'orage. On rapporta à Bamboche, qui faisait ses malles, le corps de son frère noyé.

Après qu'il l'eut fait enterrer, il se hâta de partir pour la Hollande, avec Jean Both. Roelant, Van Laar et André Both s'étaient mis en route; l'un pour Gènes, l'autre pour Venise. Ils avaient des recouvrements à faire dans ces deux villes. Ni l'un ni l'autre ne devaient revoir leur patrie.

Six mois après, Bamboche était installé à Harlem, lorsqu'il reçut la nouvelle que son frère venait de se noyer à Gènes.

Au printemps de l'année suivante (1650) Jean Both, qui ouvrait un atelier à Utrecht, décachetant un paquet qui lui arrivait d'Italie, y trouva l'acte de mort de son frère André, noyé à Venise.

Frappé de terreur et de vertige, Jean Both sortit hors de lui de sa maison, s'enfuit dans la campagne et se précipita dans le Rhin, où il périt.

Il ne restait que Pierre Van Laar.

Dévoré par une noire mélancholie, devenu, disent les historiens, insupportable à lui-même et aux autres, lui qu'on avait connu si facile et si gai, Pierre vivait, parce que Dieu peut-être lui laissait un peu plus de tems pour le repentir. Mais le mercredi des Cendres de 1673, une servante lui ayant servi un jambon, il se leva en poussant un cri et s'alla jeter dans un puits, d'où on le retira noyé.

Que diront de tout cela nos amis les philosophes? C. Y.

LIBRAIRIE D'E. R. FABRE,
RUE SAINT-VINCENT,
No. 2,

Le soussigné est très reconnaissant pour l'encouragement qu'il a reçu de ses nombreuses pratiques, et a bien l'honneur de leur annoncer qu'il se propose de partir pour FRANCE vers la fin de Janvier.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leurs commandes sont priées de le faire aussitôt que possible.

Il prie instamment les personnes qui lui sont endettées de venir régler leur compte sous le plus court délai.

Montréal, 29 Novembre 1842.

E. R. FABRE.

A VENDRE,

A CE BUREAU ET CHEZ LES LIBRAIRES DE MONTRÉAL, DE QUÉBEC ET DES TROIS-RIVIÈRES,

UN CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL,

Pour l'année 1843.

Ce CALENDRIER contient outre une liste complète du CLERGÉ CATHOLIQUE des DIOCÈSES de MONTRÉAL et de QUÉBEC, les ÉPOQUES ECCLESIASTIQUES notamment celles concernant le CANADA, l'ORDO ou l'ORDRE des RUBRIQUES, la Liste et les Termes des Cours de JUSTICE, la Liste des principaux OFFICIERS du GOUVERNEMENT, des MEMBRES de la LÉGISLATURE, des MAGISTRATS, des COMMISSAIRES pour l'érection des Paroisses, des AVOCATS, des NOTAIRES etc., les BANQUES de MONTRÉAL avec leurs jours d'escompte, etc., etc.

Le CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL se recommande par sa perfection typographique. On se le procure à très bas prix.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDICAL, CINE, LITTÉRATURE, &c. &c. &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse, de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

J. N. WALKER,
MACHINISTE ET MANUFACTURIER DE
PRESSES,
RUE NOTRE-DAME,

VIS-A-VIS L'ÉGLISE DES RÉCOLLETS.

INFORME respectueusement les MAITRES-IMPRIMEURS qu'il est prêt à exécuter des ordres pour des PRESSES, les mieux approuvées; faites à des prix aussi modérés que ceux de New-York, donnant à l'acquéreur l'avantage de les recevoir sans impôt.

Les personnes désirant encourager l'industrie des habitants dans le pays, et en même tems se procurer des articles parfaits, sont priées de passer à l'Imprimerie de M. JOHN LOVELL, dans la rue St. Nicholas, pour y examiner une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER.

Montréal, 15 Novembre 1842.

Nous les soussignés, Imprimeurs, certifions que nous avons examiné une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER, de Montréal, que nous croyons être égale en perfection à aucune importée de New-York, aussi propre pour les divers ouvrages du métier qu'aucune des Presses généralement en usage à présent dans la Province.

| | |
|-----------------|------------------|
| JAMES STARKE, | J. E. MILLER, |
| JOHN LOVELL, | PETER GRANT, |
| LOUIS PERRAULT, | DONALD McDONALD, |
| JOHN C. BECKET, | JOHN AIRMAN, |
| JOS. PERRAULT, | L. C. LANTHIER, |
| JOHN GIBSON, | H. PERKINS, |
| THOS. EVANS, | A. T. HOLLAND, |
| F. CINQ-MARS, | JOHN WILLIAMS, |
| LEWIS MCCOY, | L. DUVERNAY. |

Liste des prix même que ceux de New-York.

| | |
|------------------------|-------|
| Impérial No 5. | \$300 |
| " No 4. | 275 |
| " No 2. | 260 |
| " No 1. | 250 |
| Super Royal. | 240 |
| Modium. | 230 |
| Foolscap. | 130 |

Presses à copier, Machine à imprimer, et tous les Outils d'Imprimeurs et de Relieurs, faits au plus court avis.

Les Editeurs de papiers achetant des Presses, sont priés d'insérer l'avertissement ci-dessus une fois par semaine pendant trois mois et de charger le montant à J. N. WALKER.

Montréal, 15 novembre 1842.

M. R. TRUDEAU,
APOTHECAIRE,

VIENT de recevoir un petit assortiment d'ARGENTERIES POUR ÉGLISES, telles que CALICES, CIBOIRES, BURETTES, FONTAINES-A-BAPTÊME, ENCENSIFERS, GARNITURE D'AUTEL, &c. &c. pour lesquels il sollicite l'attention de MESSIEURS DU CLERGÉ. Il a aussi en main un grand assortiment d'ÉTOFFES, GALONS & FRANGES d'OR, d'ARGENT ET DE SOIE. Aussi TROIS LAMPES D'ÉGLISE.

Montréal, 10 novembre 1842.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROIX, libraires de cette ville.

Prix des annonces:—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, P. TRE. DE L'ÉVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,